

Présentation

Ksenofontov, ou le gardien du temple

C'était un peu comme si notre homme avait découvert Lascaux. Ksenofontov était un chercheur yakoute qui, enfant du pays, fouillait des grottes imaginaires hantées depuis la nuit des temps non par des peintures rupestres, mais par des légendes chamaniques.

Il aurait pu, comme André Breton, planter ingénument son doigt dans les fresques préhistoriques et crier à la supercherie (« Mais elle est fraîche, cette peinture ! »), faute de connaissances tangibles sur la chimie des couleurs millénaires. Il aurait pu aussi, comme les scouts d'Albi en mars 1992, les saccager avec une éponge grattante sous le prétexte édifiant d'« effacer les graffitis ». Ces profanations-là n'attirent jamais d'ennuis à leurs auteurs.

Mais non, Gavriil Ksenofontov était un collectionneur infatigable de contes, un chasseur de mythes. Dans sa besace, des carnets et des crayons. Jamais d'encre : par moins cinquante degrés Celsius, elle eût gelé instantanément. La chasse aux mythes chamaniques en plein hiver yakoute dans les années 1920 n'avait rien d'une paisible expédition académique à travers les forêts riantes de la Sibérie. La nature implacable et l'Etat athéiste n'attendaient que le prétexte d'annihiler l'intrépide aventurier. L'une eut d'abord raison de sa santé, l'autre l'acheva au fusil en 1938. La victime,

Présentation

pourtant, n'était pas rentrée bredouille de la chasse, comme l'atteste le recueil qu'on va lire. Portrait du vainqueur posthume de ce duel inégal :

Un ethnologue autochtone

Gavriil Vassilievitch Ksenofontov est né le 15 janvier 1888 au cœur de la Yakoutie, sur le fleuve Léna, à quelque cent quatre-vingts kilomètres en aval de Yakoutsk, dans l'*oulous*¹ de Kangalas-ouest. C'est l'aîné d'une famille de neuf enfants, qui comptera six garçons et trois filles. Son père, représentant riche et lettré de l'élite administrative autochtone, mène une vie privilégiée de notable. On le voit même au poste de chef d'*oulous* – unité territoriale appliquée aux Yakoutes, aux Bouriates et aux Kalmouks à l'époque de la Russie impériale. Dès sa naissance, l'enfant est placé dans une modeste famille d'adoption qui l'initiera par la tradition orale à la culture populaire yakoute. Le garçon y vivra aimé et heureux. Sa vocation future de chercheur de contes aura quelque chose à voir avec le bonheur perdu de son enfance.

Perdu, parce qu'il lui faut bien grandir et s'instruire à la ville. A cette fin, son père s'installe à Yakoutsk et rappelle Gavriil au foyer parental : la réussite passe par les études des enfants et, surtout, par la gestion des bonnes affaires. Bientôt le chef de famille s'enrichit en gérant l'approvisionnement hivernal des mines d'or de la Léna. C'est la revanche sociale de l'élite indigène. Ce désir d'affirmation nationale se mélange dans l'esprit du petit Ksenofontov avec la nostalgie d'une enfance passée à la source d'une culture ancestrale. Or – il le sent bien – cette culture est en train de s'effacer d'une manière aussi irréversible que son enfance.

1. Les notes sont placées en fin de volume, p. 265.

Ksenofontov, ou le gardien du temple

1899 : Ksenofontov entre donc au lycée moderne de Yakoutsk où l'enseignement, cela va de soi, se fait en russe (on disait : l'« école réelle » ; les disciplines scientifiques l'emportaient sur l'étude des lettres classiques). Elève brillant, il s'y trouve toujours en 1905, année où l'Empire doit faire face à de rudes agitations révolutionnaires et où l'Union régionale de Sibérie revendique l'autonomie de la région. « Cette époque, écrira-t-il dans une autobiographie qui n'existe encore aujourd'hui qu'à l'état de manuscrit, m'a laissé des souvenirs indélébiles ; mais les programmes politiques des bolcheviks et des mencheviks ne me paraissaient guère compréhensibles, ni attrayants. » Pourtant, les agitateurs ne manquent pas à Yakoutsk où pullulent les exilés fautifs de crimes d'opinion. Il en va autrement des mathématiques et des sciences exactes, auxquelles le jeune homme (« Archimède », plaisantent les copains) veut se consacrer. Mais le père veille toujours, qui l'envoie faire son droit dans la ville de Tomsk, laquelle passe alors pour la capitale universitaire de la Sibérie. Avocat, à l'époque, c'est tout de même mieux que mathématicien...

Après une année passée comme instituteur de campagne à Oulous de Meghintsy, Gavriil se voit admis à la faculté de droit de l'université de Tomsk. Nous sommes en 1908. Il tombe d'emblée sous l'influence intellectuelle contagieuse du grand Grigori Potanine (1835-1920), ethnographe-voyageur familier des Tibétains, des Mongols, des Touvas, et, surtout, sibériologue connu pour ses positions séparatistes. Dès lors Ksenofontov épouse la cause de l'intelligentsia sibérienne régionaliste qui voit dans l'Amérique du Nord son modèle : il faut couper les ponts avec la métropole coloniale russe, comme en son temps l'Amérique l'a fait avec l'Angleterre. L'idée n'est pas nouvelle, qui avait déjà fait vibrer N. Yadrintsev quand bien même ce dernier se fut suicidé en désespoir de cause au mois de juin 1894. Et surtout, Potanine révèle à Ksenofontov ses talents d'ethnographe et de

Présentation

folkloriste qu'il peut exercer en dilettante pendant ses vacances qu'il va passer, bien sûr, chez ses parents adoptifs.

1913 : on retrouve Ksenofontov, jeune avocat, au barreau de Yakoutsk, « l'occasion, écrit-il, de me frotter à des Yakoutes de tous les oulous et *naslegs*² » en butte à différents problèmes. Bientôt il se taille la réputation d'un défenseur efficace et respecté. Cette notoriété lui ouvrira les portes des yourtes³ quand, plus tard, il courra le pays en quête de légendes ancestrales.

Car il a déjà la tête hors des prétoires. C'est une époque où l'obsession des intellectuels est de propager la culture parmi les masses. Il milite (1916) pour une vaste souscription en vue de la fondation d'une université de la Sibérie orientale à Irkoutsk, sur l'Angara. Il faut, écrit-il, des médecins, des instituteurs, des hommes de loi. Songe-t-il alors que ces trois-là prendront bientôt la place et le gagne-pain des chamanes yakoutes ? Oui, mais il pense que la tâche des savants sibériens n'en sera que plus grande, qui devront immortaliser le chamanisme par leurs investigations.

Lorsque éclate la révolution de février 1917, les séparatistes sibériens croient que leur heure est venue. A Yakoutsk, Ksenofontov s'impose parmi les principaux leaders. C'est le plus connu, le plus brillant, le plus populaire aussi. Un vrai mouvement de libération nationale s'organise. Il s'appellera d'abord Liberté, puis Union du travail des fédéralistes yakoutes. Ksenofontov campe dans l'aile gauche de l'organisation. Il se fait élire député de la Constituante panrusse et de la Douma régionale de Sibérie (Tomsk). Las ! l'effet conjugué d'Octobre 1917 et de la guerre civile mettra un terme à sa carrière politique et le conduira droit vers la sortie : il n'y a plus de place alors, dans les instances du pouvoir, pour l'intelligentsia nationale. Et l'exemple de la république indépendante d'Extrême-Orient (Transbaïkalie, bassin de l'Amour, Primorié), cette « première hirondelle » saluée par le vieux Potanine au bord de la tombe, ne fera pas école.